



BULLETIN MENSUEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - INV. 34-14

MESSAGE DE NOËL

Mes chères Camarades,

Les « lendemains chantants », que nous attendions à notre libération, sont des jours de lutte, de profonde déception, d'incertitude et d'angoisse. Nous sommes peut-être tentées de dire : la joie de ce Noël qui vient, de ce Noël 1957, n'est pas pour nous. Nous la laisserons aux enfants qui ne peuvent pas encore savoir et comprendre...

Et pourtant, au premier Noël, c'est dans la nuit que la lumière est venue. C'est par des hommes effrayés que le message d'espérance a été reçu. Ce message était pour les gens « de bonne volonté ». Oui, nous sommes dans la nuit, oui, nous avons des coeurs troublés, mais dans notre « communauté » de l'A.D.I.R., est-ce que notre amitié n'est pas notre « bonne volonté » ?

Si ce Noël nous permet de mieux nous entr'aider, de mieux serrer nos rangs pour une utilisation toujours meilleure des forces morales et spirituelles que représente notre groupement d'anciennes résistantes, déportées et internées, votre Noël, notre Noël, sera un beau Noël.

MARYKA.

11 NOVEMBRE 1957

AUDUN LE ROMAN SE SOUVIENT

Audun-le-Roman, gros bourg lorrain de trois mille habitants, évoque pour beaucoup d'entre nous une des plus émouvantes étapes de notre retour en France.

Rapatriées par trains de marchandises, lents et cahotants, dans des wagons à bestiaux, ouverts à l'air libre cette fois, et remplis de paille fraîche où nous nous étendions à l'aise, les formalités, à la frontière, nous avaient éprouvées. L'arrêt en gare de Thionville nous laissait le souvenir d'une bousculade, où prisonniers de guerre et S.T.O. jouaient des coudes pour recevoir les distributions de la Croix-Rouge débordée. Affamées mais impuissantes, nous nous croyions négligées, lorsque le train, peu de temps après son départ de Thionville, s'arrêta en rase campagne. Nous sommes habituées à ces haltes. Mais que se passe-t-il ?

L'écho d'une vibrante *Marseillaise* qui semble jaillir des champs de blé vient nous frapper au cœur. Soudain, les habitants d'un village apparaissent, musique en tête, et viennent à nous, les bras chargés de dons précieux. Vingt minutes plus tôt, ils ont été alertés par téléphone qu'un train de déportés devait être ravitaillé par leurs soins. Ils ont l'habitude, mais ils savent qu'un important convoi de femmes se trouve dans ce train, et ils se dépensent davantage, s'égaillant le long de la voie. Les tickets règnent encore chez eux comme dans toute la France, cependant les collectes faites alentour sont si fructueuses — et ils sont, en outre, si bien organisés — que du « vrai café », à l'arôme oublié, bien sucré, bien chaud, nous est versé dans des gobelets avec du lait frais. Que de privations ce breuvage merveilleux représente ! Des gâteaux, des sandwiches délicieusement beurrés, sont généreusement distribués. Certaines sont-elles souffrantes, blessées ? Des médicaments, des bandages sont prévus, et des infirmières bénévoles sont là. Tout cela est accompagné de paroles si pleines de cœur que des larmes roulent dans nos yeux.

Nous sommes sur la terre de France, enfin, et la France représentée par les habitants d'Audun-le-Roman, ouvre tout grand ses bras aux pauvres déportés.

En écrivant ces lignes, douze ans après,

les larmes jaillissent encore de nos yeux.

Audun-le-Roman n'a pas non plus oublié. Pour les fêtes du 11 novembre, notre déléguée de la Section Nord, M^e Martinache, était l'hôte du village lorrain et lui apportait, avec le souvenir reconnaissant de toutes nos camarades, la Médaille de la Ville, que le maire de Lille l'avait chargée de remettre. La population et la municipalité d'Audun-le-Roman firent à M^e Martinache une réception particulièrement chaleureuse, et elle a eu la joie de revoir la plupart des personnes qui nous avaient accueillies : les musiciens qui étaient chaque train, les bénévoles qui rassemblaient et préparaient les vivres. « Nos camarades sauront, nous écrit-elle, que là-bas, dans l'Est, une petite ville pense encore aux déportés inconnus qu'elle a pu aider, et que sa fidélité se manifeste d'une manière effective et solennelle dès qu'elle en connaît. »

Merci, Audun-le-Roman !

A. F.



Une Camarade disparue
Croquis de France AUDOUL

H P H 616

Litanies de la tentation

par Marie Jeanne

Pour la Cause servie et l'Honneur de nos rangs,
Mon Dieu, préserve-nous, au soir de la Victoire,
De la haine qui vient, lorsque notre mémoire
Dénombrer les forfaits de tous nos occupants.
Car nous ne pourrons pas leur rendre coup pour coup.
Comment vengerions-nous?

Et les âmes détruites,
Les cœurs écartelés, — Et les lèvres réduites
A mentir, blasphémer sous les poings du voyou.
Tous ces champs dévastés, envahis par la ronce.
— Le tout petit enfant qu'ils ont fait orphelin.
— Son doux front sans caresse et sa bouche sans pain.
— Ses larmes dans la nuit et ses cris sans réponse.
— La porte qu'on referme en chassant le proscrit.
— L'égoïsme et la peur. — L'aumône qu'on chicane.
— La curiosité, où se masque et ricane.
Toute la lâcheté de celui qui trahit.
— Et les corps désunis. — Et les mains séparées.
— Et la raison qui sombre aux confins du martyre.
— Et la gorge sans langue. — Et le dos qu'on déchire.
— Et tous ceux que l'on trompe et revêt de livrées
Couleur de l'étranger, couleur de l'esclavage.
— Et l'otage qui paie un acte du soldat.
— Le blessé achevé sur le lieu du combat.
— Le camarade pris. — Et l'atroce chantage
Qui lui laisse ce choix : la torture des siens
Ou bien la trahison... Et la mort qu'il se donne
En suprême refus. — Et la tâche félonne
Confier à mouchard. — Et les dents de leurs chiens
Déchirant à plaisir les déportés qui tombent
Exténués de faim, de fatigue et de froid.
— Et l'élite avilie. — Un peuple hors la loi(1).
— Les jeunes sans demains. — Les victimes sans tombes.
Vers Toi, Dieu de pardon, nous crions notre mal.
— Pour que s'éteigne enfin la gêhenné où nous sommes,
— Pour que nous combattions dignes de nos noms d'Hommes,
Arrête, Seul, bientôt, ce monstrueux total.

1944

Ce poème est extrait de *Parmi Eux*, par Marie-Jeanne. (Editions Subervie, Rodez.)

Qu'il me soit permis, écrit le Général Gardet dans sa préface, de présenter cette jeune fille de vingt ans, révoltée par la honte de la capitulation, n'ayant plus qu'un but : effacer cette honte. Elle entre dans la Résistance, remplit des missions de liaison extrêmement périlleuses, est prise, s'évade, rejoint le maquis de Chambaran, de son Isère natale, risque sa vie cent fois. Sa tête est mise à prix par la Gestapo... Le général de Gaulle lui décerne la Légion d'honneur.

En janvier 1945, Marie-Jeanne est chef de groupe de combat au Bataillon de Marche n° 4 de la 2^e Brigade de la 1^{re} Division Française Libre.

Les poèmes de « Parmi Eux », écrit encore le Général Gardet, sont le chant de la révolte, mais aussi de l'espérance. Ecrits aux heures les plus désespérées de la Résistance, puis dans l'enthousiasme d'une proche Victoire, mais toujours dans l'angoisse et la hantise de la présence ennemie sur la terre de la Patrie, ils pourraient paraître crier la haine et la vengeance...

Exhalant sans apprêt la pureté de l'enfant, la tendresse de la femme, la foi de la croyante, la révolte de la patriote, l'anxiété de la maquisarde, la rudesse du combattant et la certitude de la victoire, « Parmi Eux » est le témoignage émouvant du Devoir accompli sans faiblesse, en toute simplicité, par une fille de France.

(1) Les Juifs.

IN MEMORIAM Suzanne Wilborts (Georgette)

« Zu Fünf, schnell. Und ruhig! », et, harcelé par les hurlements S.S., le lamentable troupeau de femmes s'ébranle : sales, déguenillées, tête rasée, traînant les pieds, mornes, désespérées, toutes semblables. Mais non, ce n'est qu'apparence. Malgré la fatigue et la peine qui nous pèsent aux épaules, il y a, malgré tout, des sourires. Voyez nos vieilles tricoteuses, regardez Georgette : le défilé à peine terminé, la voilà partie, semant l'espérance et la bonne parole, colportant dans tous les groupes la moindre « nouvelle sûre », qui aidera quelques dizaines de camarades à « tenir » pendant les heures difficiles. Qu'importe si la nouvelle n'est pas toujours vérifiée ; elle aura donné l'espérance et fait de nous, de nouveau, des êtres vivants.

Oui, maintenant que vous voilà disparue, chère, très chère Georgette, je ne peux mieux me souvenir de vous qu'ainsi, et je revois avec émotion votre tête toute blanche illuminée d'un sourire, bien souvent pétillant de malice, mais toujours reconfortant. Aider les autres, servir : nulle mieux que vous n'a fait sienne cette devise.

Dès la guerre de 1914, infirmière sur le front, secondant votre mari le Docteur Wilborts, puis à l'île Bréhat dont vous étiez la « bonne dame » : mettant au monde les petits, aidant les grands et toujours au service de chacun.

Et voici 39, la guerre, les réfugiés ; puis 40-41, l'invasion, l'appel de de Gaulle. Déjà vous aviez relevé le front et profité de la première occasion (un jouet d'enfant en partance pour l'Afrique), pour chercher et demander un contact. Héberger et nourrir des Anglais, les faire « passer » à la barbe des occupants, rassembler les bonnes volontés, réunir des renseignements, monter un réseau et combiner tout cela avec vos autres activités visibles : cela vous suffisait à peine.

Aussi quelle émotion profonde, votre départ au petit matin provoqua-t-il dans tous ces foyers dont vous étiez l'âme, lorsque, ce vendredi 22 mai 1942, ces « messieurs » de la Gestapo envahirent votre maison.

Mais vous deviez sourire ; sourire aussi à Saint-Brieuc, à Rennes, où vous deviez constater l'arrestation presque entière du groupe : après tout, le flambeau serait relevé par d'autres mains. Il s'agissait maintenant de « tenir ». Sourire, aux interrogatoires à Angers, la Santé, Fresnes ou rue des Saussaies : partout vous teniez tête, inventant les pires histoires de marché noir. Sourire encore le jour du départ vers l'Allemagne, malgré l'incertitude et l'angoisse du sort des vôtres. Puis à Sarrebrück, enfin à Furstenberg avec, au bout, cette fournaise de Ravensbrück destinée à anéantir, corps après âmes, les déchets humains que nous ne pouvions pas ne pas devenir.

Mais au fond du cœur veillaient l'espérance et la foi, entretenues par beaucoup de « Georgette », dont la bonne humeur et la gaîté demeuraient inaltérables — au moins pour les autres.

Puissent nos camarades garder de vous cette joie et cette confiance afin que toujours

« Vive la France »

Georgette, la maman de Marijo et notre amie, est partie rejoindre la maison du Père, le 27 juillet 1957, à l'âge de 67 ans. Prions pour elle.

Tréguier, le 4 novembre 1957.

« BEBE » (M. G.).

RAVENSBRUCK 25 Décembre 1944

Le froid est intense. Les appels dans le vent glacé sont terribles. Des camarades s'effondrent, qui ne se relèvent plus. Tant et tant de nos plus chères camarades sont mortes. Tant d'autres agonisent dans les Reviers... Le moral est bas, chaque jour le journal allemand claironne les succès de l'offensive de Von Runstedt. Ne s'est-il pas vanté qu'à l'allure où vont les choses, ses troupes réoccupent Paris pour le premier de l'an? Cela, certes, nous n'en croyons pas un mot et nous savons d'une conviction absolue, inébranlable, que les Alliés seront victorieux... Mais si les événements traînent encore plusieurs mois, combien parmi nous, reverront-elles la France? Pourtant Noël est la fête de la joie, de l'espérance : il faut reprendre courage et faire bonne figure, au moins pour les heures qui viennent, afin que ce jour de Noël ne ressemble pas tout à fait aux autres jours...

Les « apiapia » vont leur train; on annonce tout bas des choses mirifiques : pour Noël, on n'aura pas d'appel; pour Noël, on aura une succulente goulache; pour Noël, il y aura des colis pour tout le monde. Les Polonaises font des préparatifs en secret; elles reçoivent des colis, elles ont des amies dans tous les ateliers et ont des possibilités qui nous manquent totalement. Peut-être avons-nous une petite pointe de jalouse en admirant leurs arbres de Noël miniature ingénieusement décorés de tortillons métalliques et brillants (boîtes de conserve découpées en rubans), et leurs gâteaux enduits de cette confiture « ersatz » du camp, d'une belle couleur à défaut d'un goût déterminé. Mais nos pensées s'éva-

dent surtout vers les nôtres, grands et petits restés au foyer, ou dispersés, hélas! — aux maris, pères, fils, déportés comme nous et qui, dans un autre camp, connaissent une misère semblable à la nôtre, s'ils sont encore de ce monde...

En cette vigile de Noël, sans doute les autorités du camp font-elles ripaille autour de leurs plats de « delikatessen ». La surveillance semble ralentie, puisque la blokowa du 15 retarde un peu l'heure de l'extinction des feux. Alors, on en profite pour improviser une veillée, une pauvre veillée qui vaut surtout par le courage de celles qui récitent des poèmes, chantent des Noëls populaires de chez nous. La grande Belge — dont je n'ai jamais su le nom — aux pommettes rouges de fièvre, et dont le grand air était toujours (vous en souvenez-vous?) *Sur la route, la grande route...*, a entonné le *Minuit chrétien*, et nous aurions bien voulu reprendre en cœur le refrain pour la souteneur, car nous sentions qu'elle s'épuisait à chanter seule. Mais le son ne pouvait sortir de nos gorges serrées; nous n'étions plus à Ravensbrück, mais au pays, à la maison où nous espérions bien que nos petits mettraient leurs souliers dans la cheminée. Nous étions toutes chez nous, nous entendions les humbles mélodies de nos petites églises de campagne, les grandes orgues de nos cathédrales. Nous revoyions la table de famille comme nous l'avions décorée pour le dernier Noël avant notre arrestation... Et nous essayions de sourire en nous rappelant le passé, en voulant garder confiance pour l'avenir... Mais quand l'obscurité et le silence se firent ensuite

dans le block, il y eut bien des larmes refoulées jusque-là, bien des sanglots qu'on n'arrivait plus à étouffer...

Noël! 25 décembre 1944. — Le froid n'a pas cédé cette nuit. Le ciel gris de neige est aussi implacablement bas. Le vent qui souffle par moments en rafales est chargé de petits glaçons qui piquent comme des aiguilles. Tout est dur, hostile, aujourd'hui comme hier. Non, cependant, car au camp la fraternité n'est pas un vain mot. On a réussi à fabriquer de modestes cadeaux pour ses amies, des petits riens, bien sûr, mais si émouvants! Dans mes affreuses vieilles chaussures dépareillées, à semelle de bois, l'une à tige verte et l'autre à tige brune, j'ai trouvé une chaude paire de moufles en tissu volé sans doute aux ateliers, mais qui a été acheté contre du pain... Mes moufles, Tita, m'ont été dérobées presque aussitôt, mais quand je pense à votre générosité, à votre oubli de vous-même pour me gâter, elles me réchauffent encore le cœur. J'ai reçu aussi ce jour-là un chapelet en laine dont les petits grains étaient bleus et les gros grains rouges, et un délicieux rond de dentelle roumaine... Jamais ni avant ma déportation, ni depuis mon retour, mes cadeaux de Noël ne m'ont paru si beaux...

Jamais non plus je ne me suis sentie aussi proche du Petit Enfant de la Crèche, né dans une misérable étable. N'étions-nous pas comme Lui, pauvres, misérables, et comme Lui couchées sur de la paille?

Noël. On va lire la Messe. Les Polonaises achèvent la leur avec ces chants magnifiques, doux et graves, dont elles ont le secret. Mais quelle surprise nous attend : France Audoul, avec son ingéniosité, a trouvé le moyen, en fouillant les poubelles du côté des ateliers, de recueillir des morceaux de carton, des bouts de tissu, des rognures de laine; elle s'est procuré, Dieu sait comment, des crayons de couleur et elle a fabriqué toute une crèche dans laquelle pas un personnage ne manque autour de Marie, de son Poupon et de saint Joseph. Les bergers et leurs moutons, les rois mages et leurs chameaux, tout y est; et c'est joli, naïf, gracieux, parlant. Merci, France Audoul, de cette joie que votre talent mis au service de votre cœur fraternel nous a donnée.

Tania monte sur un tabouret. Il y a foule aujourd'hui dans le réfectoire du block 15, car des Françaises et des Belges sont venues d'autres blocks pour essayer avec nous de célébrer Noël. Et voilà que pendant que Tania lit les prières de la Messe, la porte s'est ouverte et une aufseherin est entrée. Toute prière collective était officiellement défendue au camp, et sous menace des peines les plus graves. La blokowa est si saisie qu'elle en oublie son habituel ach-tung. L'aufseherin s'est avancée dans la salle; elle a vu la crèche installée sur une table; elle l'a regardée attentivement; et puis elle nous a regardées les unes après les autres, et il nous semblait qu'elle cherchait à graver dans sa mémoire les physionomies de celles qui, parmi les autres, pour toutes les autres, seraient punies...

Tania n'a pas semblé voir l'aufseherin; très crânement, elle a continué et terminé sa lecture... Et l'aufseherin est sortie, lentement, sans un regard pour les deux stubowas, blèmes d'émotion... Nous pouvions nous attendre au pire. Aucune sanction n'a été prise. La grâce de Noël avait dû toucher le cœur de l'Allemande.



Croquis de France AUDOUL

L'odyssée d'un Commandant de la Légion

Notre camarade, Yvonne Pagniez, vient de publier aux Editions La Palatine, un livre intitulé « Ailes françaises au combat », dont nous donnons aujourd'hui un extrait.

Ce ne sont pas seulement des blessés qu'alliaient chercher les hélicoptères. Maintes fois ils sauvaient, par des raids d'une incroyable audace, des maquisards traqués, des fugitifs de postes pris par l'ennemi, des prisonniers évadés, qui avaient réussi, rencontrant un G.M.I., à faire connaître leur position.

Une des plus étonnantes de ces histoires qui pourraient constituer une Légende dorée de la charité aînée, est celle d'un officier de la Légion Etrangère, le Commandant Cabaribère (1).

Fait prisonnier le 3 février 1954 dans le Haut-Laos, il fut condamné, comme ses camarades d'infortune, à piler du riz à longueur de journée, dans un village qu'occupaient les troupes Viet Minh. Depuis une semaine, il se livrait, sous étroite surveillance, à cette monotone occupation, lorsqu'arrive un matin un personnage politique important, suscitant une grande effervescence parmi les militaires et la population. Vers midi, les gardiens fascinés s'étant mêlés à la foule des badauds, le commandant s'aperçoit que personne ne prête plus attention à lui. L'occasion est trop belle : à petits pas, l'air dégagé, il s'éloigne, sans provoquer aucune réaction. Dès qu'il a plongé dans la forêt, c'est en grande hâte, bien entendu, brouillant les pistes, se glissant dans la brousse, qu'il marche, marche jusqu'au soir.

A la tombée de la nuit apparaissent les premiers humains qu'il ait rencontrés : deux femmes laotIennes qui détalent à toutes jambes devant cet homme blanc en guenilles, croyant à une apparition. L'officier les appelle, les rassure ; il parle heureusement un peu laotien. Ayant gagné le village en leur compagnie, il réussit par l'intermédiaire des habitants, favorables aux Français comme tous les Laotiens, à entrer en contact avec un G.M.I.

Le fil est noué qui le relie au monde vivant. Un message radio transmet les coordonnées du point où vont le mener, à travers les bois, les maquisards autochtones, familiers de cette région. Et voici la petite troupe à nouveau dans la brousse, cheminant par de secrètes pistes, toute la nuit.

A l'aube, elle arrive au lieu du rendez-vous, presque en même temps que l'hélicoptère qui cherche à atterrir. Hélas ! les pluies tropicales ont fait pousser une végétation inattendue dans la petite clairière que nos amis avaient connue feu trée d'herbe. Pas le moindre espace où poser les roues. Par radio, la conversation s'engage.

— Je vais vous hisser par le harnais, crie le pilote.

Les six compagnons, debout parmi les épines, voient descendre aux extrémités de cables jumelés, un siège rudimentaire fait avec des sangles.

S'y asseoir, fixer les courroies avec l'aide de ses guides : en un instant Cabaribère a accompli ces gestes. Et les câbles commencent à remonter, lentement, soulevant de terre notre évadé, qui croit voir le ciel s'ouvrir au-dessus de sa détresse. Il en a donc fini avec la fuite éperdue, avec la grande traque ! Mais que se passe-t-il ? A trois mètres au-dessus des têtes,

(1) Le chef de bataillon Raymond Cabaribère a été tué sur la route de Hanoï, à Haiphong, le 21 avril 1954, à la tête de son bataillon.

Y V O N N E P A G N E Z

LA NOUVELLE ENQUÊTE DE VOIX ET VISAGES

tel un ludion aérien, le commandant ceinturé de sangles, se balance sur place, ne monte plus.

— Le treuil est cassé, crie le pilote. Nous allons essayer de vous remonter à bras.

Une secousse : le siège s'élève de quelques décimètres mais il retombe. Nouvelle tentative. Pendant quelques minutes, bousculé, oscillant, jeté brutalement contre les sangles qui lui entrent dans la chair, l'officier se laisse aller au jeu de la dramatique escarolette. Atteindra-t-il ce paradis suspendu qu'est la coque de plexiglas, si dérisoirement proche, où deux hommes qu'il voit tout entiers à travers la paroi translucide, s'escriment à le malmener ainsi, toutes volontés tendues dans un immense effort ? O hisse !

Hélas ! cet effort sera vain. Un rêve, cette ascension ! Le réveil, douloureux, est une chute sur le sol, membres meurtris, et l'esprit en déroute. Prolonger davantage l'expérience serait une folie. Le repère, trop voyant, que constitue au-dessus des fugitifs l'insecte géant et tapageur, les met en grave danger.

— Nous reviendrons demain, lance le pilote d'une voix brisée.

Avant de prendre la route du retour, en quelques mots, il convient avec le G.M.I. d'un nouveau point de rencontre.

Demain. Que d'obstacles encore à vaincre avant ce problématique rendez-vous. Le commandant aura-t-il même la force d'accomplir la longue marche nécessaire ?

La mort dans le cœur, nos amis regardent s'éloigner ce salut qui leur était apparu presque à portée de la main. Et tandis que décroît, dans l'espace, le bourdonnement tout à l'heure si joyeux d'espérance, l'officier français et ses guides montagnards, rassemblant toutes leurs énergies, se hâtent de quitter la place, s'en vont par les pistes obstruées de lianes, coupées d'arbres tombés, hérissées d'épines où se déchirent les pieds. Cabaribère, privé de chaussures comme tous les prisonniers, n'a pas encore l'accoutumance de ses compagnons à la marche nu-pieds. Chaque pas sur les plantes à vif est une souffrance ; et les blessures que lui ont faites les sangles de la décevante balançoire exaspèrent le supplice. Il faut marcher tout le jour cependant. Les montagnards fraternels, témoignant une fois de plus de l'admirable dévouement auquel bien d'autres rescapés doivent le salut, soutiennent leur protégé.

Mais dans les conférences internationales la procédure ne permet pas que les requêtes individuelles soient examinées ; il n'en reste pas moins que le Bureau de la Conférence Internationale de la Croix-Rouge a discuté de l'opportunité de cet examen en séance. L'idée est lancée. Nous suivrons cette question sur laquelle nous demandons votre appui et vos suggestions.

Il existe un problème de la femme seule. Sous quels aspects se présente-t-il à vous ? Pensez-vous qu'il soit plus ardu à résoudre en France que dans d'autres pays ?

Votre captivité, votre déportation, ont elles aggravé votre sentiment de solitude, de dénuement, de faiblesse ou, au contraire, ce contact avec la misère humaine a-t-il été le point de départ d'une activité nouvelle et d'un épanouissement de votre personnalité ?

Tous les témoignages seront publiés.

La protection des camps civils

Dans notre précédent bulletin, nous avons donné le texte d'un appel lancé par notre camarade Micheline Maurel, à la Conférence Internationale de la Croix-Rouge, qui se tenait à New Delhi et qui tentait d'obtenir que dans la IV^e Convention Internationale de Genève, soient affirmées, d'une manière précise, les conditions dans lesquelles les Organismes impiaux désignés, pourraient effectuer le contrôle dont ils seraient chargés.

Nous avions fait notre appel lancé par notre camarade et demandé à M. François-Poncet, Président de la Croix-Rouge Française, qui se rendait à la Conférence de New Delhi, d'appuyer au nom de l'A.D.J.R. la motion déposée par Micheline Maurel.

Mais dans les conférences internationales la procédure ne permet pas que les requêtes individuelles soient examinées ; il n'en reste pas moins que le Bureau de la Conférence Internationale de la Croix-Rouge a discuté de l'opportunité de cet examen en séance. L'idée est lancée. Nous suivrons cette question sur laquelle nous demandons votre appui et vos suggestions.

Marie-Louise DISSARD Vient de mourir

Toulouse (FMAC). — Marie-Louise Dissard, « Françoise » dans la Résistance, qui organisa et dirigea sous l'occupation un important réseau d'évasion, et qui avait reçu récemment la visite du général de Gaulle, vient de s'éteindre à l'âge de 76 ans.

Dès juin 1940, « Françoise » entra dans la Résistance. Pendant un an, elle ravitailla ses camarades du réseau Pierre Berteaux incarcérés à la prison de Toulouse. En janvier 1943, elle entra en contact avec le réseau britannique Pat O'Leary chargé de rassembler à Toulouse tous les aviateurs tombés sur le territoire français et de les diriger, via l'Espagne et l'Afrique du Nord, vers l'Angleterre. Son appartement était transformé en P.C.

Recherchée par la Gestapo, Mlle Dissard dut quitter précipitamment Toulouse, mais elle continua son activité. C'est grâce à elle que le réseau d'évasion fut reconstruit et que près de 500 aviateurs alliés furent sauvés.

La conduite de « Françoise » lui avait valu la Légion d'Honneur, la Croix de Guerre avec palmes, la rosette de la Résistance, les insignes d'officier de l'Ordre de l'Empire britannique, la « Medal of Freedom » (Etats-Unis) et les insignes de l'Ordre de Léopold II.

MON VOYAGE AU MEXIQUE (fin)

par Suzanne Brouste

A côté de cela, luxe, grand luxe, vie simple, bien sûr — la vie est nettement meilleure marché que chez nous. Mais les salaires ne sont pas comparables non plus ! Un ouvrier gagne 15 piastres par jour (28 francs la piastre au cours officiel) ; pour gagner 1.000 à 1.500 piastres par mois il faut être très spécialisé et capable. Les loyers, eux, sont très chers ; mais pas de problème de chauffage nulle part en principe.

Si Mexico, la capitale, et quelques très grandes villes ont d'immenses buildings, de magnifiques avenues fleuries, dans l'ensemble les autres villes gardent l'aspect de gros villages sympathiques avec leurs maisons basses, leurs rues étroites ou larges, et leurs trottoirs élevés (à cause des averses torrentielles de la saison des pluies). L'électricité est partout, le pétrole aussi : « le pétrole mexicain au service de la Patrie » ! pas d'ins-

tallation de gaz (sous-sol mouvant, tremblements de terre trop fréquents) mais partout sont livrées de grandes bombonnes de gaz ; les villes ont leurs quartiers commerçant, industriel, universitaire, et leurs quartiers résidentiels plus ou moins somptueux et leurs quartiers populaires plus ou moins miteux. Elles se parent de vieilles églises, style baroque espagnol (on commence cependant à en construire en style ultra-moderne). Elles ont leurs pittoresques cireurs de chaussures et leurs bandes d'enfants hardis et pouilleux qui assaillent chaque auto qui s'arrête... (ils en ramassent des 10 centavos ! !) Et surtout, petits villages ou grandes villes, tous ont leur place ancienne avec son kiosque au centre, les bancs tout autour sous les arbres... c'est le lieu de réunion du dimanche soir : les jeunes filles font le tour de la place dans un sens, les jeunes gens dans l'autre sens, les « vieux » sont sur les bancs... et les musiciens en charros égaient tout le monde.

Je me suis intéressée à la flore variée, riche en couleurs, riche en cactus innombrables, à la faune... J'ai été l'amie d'un petit écureuil tout noir et d'un autre gris clair à la queue rousse. J'ai vu des oiseaux somptueux, mais le beau chant des nôtres m'a manqué... j'ai savouré des fruits délicieux : mangues, mamey, avocats, etc., des fraises et des melons si sucrés, dès février (mais pas de cerises, le cerisier se refuse à produire là-bas !)... J'ai caressé des pécari apprivoisés... dans des villages indiens j'ai vu des bandes de petits cochons noirs se promener sur la route, libres ; j'ai assisté à la chasse aux « palombas » (tourterelles) et au canard sauvage...

J'ai visité de grands ranchos : blé, coton dans le nord-ouest ; oranges, canne à sucre, dans l'est ; grands élevages... J'ai admiré les « puits » et les canaux grâce auxquels des terres quasi-désertiques produisent des récoltes superbes. J'ai appris que le plus beau coton était acheté par la France et l'Allemagne... qu'aucun vin ne valait les nôtres... Mais que nos fromages n'étaient pas suffisamment exportés, les camemberts ou roqueforts danois ou américains, quoique très bons, ne pouvant que faire regretter les vrais nôtres. Partout j'ai rencontré amour et admiration pour la France — le grand commerce de Mexico est tenu par des Français de... Barcelonnette : Nos compatriotes sont très cotés et pour leur intelligence et leur conscience professionnelle.

En un mot, j'ai vu un pays vaste, en plein développement. Et que ce soit dans la zone tropicale de l'est, en Basse-Californie, en Sonora, dans les Etats autour du district fédéral de Mexico, j'ai vu de l'ancien, du « colonial », de l'ultra-moderne, des avenues splendides, des rues étroites aux petits pavés ronds, j'ai vu des logis somptueux, des masures de terre séchée ou de bois, je me suis même abritée du soleil tropical sous le foit de feuilles de palmiers de la hutte en bambou d'un paysan indien..., et partout m'a frappé le contraste entre le luxe et la misère. Mais partout, auprès du pauvre comme auprès du riche, j'ai rencontré beaucoup de sympathie parce que je venais de... Paris, capitale de la liberté et du monde, m'assura-t-on.



Cliché Amicale Mauthausen

Sculpteur : CHOAIN

Monument élevé à Paris au Cimetière du Père-Lachaise à la mémoire des déportés morts à Mauthausen.

Envoyez vos souscriptions au C. C. P. Paris 5331-73

LA VIE DE NOUS

Section Savoie

Nos camarades apprendront avec peine la mort de Madeleine Troccaz, de Chambéry, déportée résistante, sous-lieutenant F.F.C., Croix de Guerre avec étoile d'argent, Médaille de la Résistance.

Voici le texte de l'allocution prononcée à ses funérailles par M. Mercier, ancien Chef départemental M.U.R.A.S., Président de l'A.D.I.F. de Savoie, Délégué régional de l'U.N.A.D.I.F.

Chère Famille,

A quelques semaines de la sépulture de notre camarade René Garreau, le cœur serré, me voici à nouveau appelé à vous exprimer la douloureuse sympathie de tous les Anciens Combattants et Victimes de la Guerre de ce département, et plus particulièrement, la filiale, la fraternelle affection des Déportés, Internés et Familles de l'U.N.A.D.I.F., qui était sa plus grande famille.

Il y a ici, en Mlle Lecoanet, une représentante de l'ADIR, ce groupement des Femmes déportées et des anciennes de Ravensbrück, qui m'a chargé de joindre l'émotion — quelle émotion, vous l'imaginez! — de ses sœurs de misère revenues avec elle de là-bas.

Nous souffrons, nous les rescapés, à l'unisson de votre propre douleur, consolés seulement à la pensée qu'elle reposera au moins ici, en France, en Savoie, dans sa terre natale, selon ses dernières volontés.

**

Mesdames, Messieurs, chers Amis,

Comme René Garreau, malgré une faible volonté, Madeleine Troccaz n'a pu survivre à tant de misères supportées pour la France et pour la Liberté.

Le 1^{er} novembre 1942, elle entrait au service du 2^e Bureau des M.U.R./A.S. de Savoie, sous les ordres directs du Lieutenant Buttin et du Colonel de Lavaille, assurant courrier et nombreuses liaisons.

A partir de février 1944, le chef du 2^e Bureau M.U.R./A.S. étant recherché, elle continue d'assurer les liaisons indispensables, à établir les rapports et à les porter à leur destination.

Son service devient particulièrement dangereux lorsque le Lieutenant Buttin quitte Chambéry pour installer son P.C. à Sainte-Reine en Beaufort.

C'est le 1^{er} mai 1944, à l'occasion d'une mission à Sainte-Reine qu'elle sera arrêtée. Après un séjour au siège de la Gestapo, puis à Curial, elle est dirigée, le 13 mai, sur Romainville puis sur l'Allemagne, et ce sera le régime concentrationnaire, à Sarrebrück, Ravensbrück, Buchenwald, Kommando de Leipzig.

Le 13 avril 1945, les S.S. du camp ayant fait évacuer de force Leipzig à l'approche des Alliés, Madeleine réussit à s'évader. Après huit jours de marche, elle est recueillie dans un Kommando de P.G. français, à Blankestein, où elle est libérée par les Russes le 7 mai 1945. Le 9, elle rejoignait les Américains à Altinburg; conduite à Iéna, elle était rapatriée en France où elle rejoignait enfin Chambéry le 30 mai 1945. C'était la liberté, la famille, la Savoie et la France retrouvées.

Courageuse, elle devait reprendre ses fonctions de sténo-dactylographe à l'E.M. de la Subdivision militaire à Chambéry, luttant contre l'asthénie incurable des Déportés et finalement terrassée.

Quelle leçon et quel noble exemple pour les générations qui suivent.

C'est ce précieux patrimoine spirituel que Madeleine Troccaz leur lègue aujourd'hui, où l'amour de la Patrie allant jusqu'au suprême sacrifice, s'allie avec la défense de notre civilisation occidentale faite de justice certes, mais de justice dans la Liberté, dans le respect des autres hommes et où tout régime totalitaire et concentrationnaire est condamné, car il ne saurait exister de liberté des peuples sans liberté et sans respect des individus.

**

A vous, chère Famille, il reste ce coin de terre où vous pourrez la retrouver à l'ombre du clocher, dans cette paix de la petite patrie qui a reçu déjà son glorieux père et tous vos ancêtres.

Nous y retrouverons, nous aussi, à l'occasion des années qui passent trop vite, le courage de poursuivre son témoignage et ses vertus pour que la France survive, pour que la Paix soit enfin gagnée, ainsi que la fraternité entre les hommes de bonne volonté.

Saint-Julien de Maurienne, le 8-10-1957.

Section Loiret Centre

Le 17 novembre, réunion de la Section chez Marguerite Flamencourt. Douze de nos fidèles camarades d'Orléans et environs, du Loir-et-Cher, de Vendôme et de Vierzon, réunies autour d'une bonne table, firent honneur aux produits du terroir et aux crus de nos côteaux de Loire. Chacune avait contribué à agrémenter la réunion de bonnes choses et de superbes fleurs. Merci à toutes.

Une seule Parisienne avait pu se joindre à nous, notre chère Mme Murat. Malheureusement, beaucoup d'absentes : Mmes Emond, Carmignac, Moreau, Rejouy, retenues auprès de leurs mères souffrant ; Mme Beauhaine, auprès de sa fille ; Mmes Fromentin, Martin, grippées ; de Poix, Guillotin et Bertrand, excusées.

Dans l'après-midi, Mme Gérondeau (mère de Suzanne Gérondeau, morte au retour de Bergen-Belsen), nous amena M. Th. Billard, si peu ingambe, mais qui fit un gros effort pour se joindre à nous. Nos camarades et familles Dumans, Chevallier, cette dernière avec son magnifique chien « ADIR ».

Conversation animée, comme il se doit ; un non-déporté qui nous aurait écoutées aurait été surpris de nous entendre évoquer nos souvenirs comme s'il s'agissait de bons souvenirs... Eh bien oui ! Si certains de ces souvenirs sont impensables, d'autres sont chauds au cœur : cette amitié, cette entraide qui nous soutinrent moralement, ce geste héroïque qui nous sauva, nous aimons les rappeler.

Puis, un petit résumé de l'activité de l'A.D.I.R. : son foyer attrayant, ses diners du lundi, les démarches d'aide sociale, tout ce qui fait la vie de notre association.

Date est prise pour la prochaine réunion, le 20 avril ou le 6 mai, à préciser ultérieurement.

Section Maine-et-Loire

Angers, 27 octobre 1957.

Au cours d'une brève et émouvante cérémonie qui s'est déroulée devant le Monument aux Morts, la Section départementale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, représentée par Mme Marie, sa déléguée, et Mme Dénan, son porte-drapeau, a reçu des mains de M. Chatenay, député-maire d'Angers, le fanion qui devient son emblème.

On remarquait, parmi les autorités, la présence de MM. Tizon, président de l'U.F.A.C. ; Lebouc, président de l'U.N.C. et le capitaine Caillère, secrétaire général ; le commandant Clémambault ; M. Robert Varlet, secrétaire général de l'Office des Anciens Combattants et Victimes de Guerre ; M. Maillotte, commissaire de police du 3^e arrondissement, représentant le commissaire central divisionnaire Marteaux, et l'officier de paix Macé, représentant le commandant Abaziou.

L'U.N.A.D.I.F. était représentée par son président, le colonel Cottrelle ; la F.N.D. I.R.P. par Mme Blanchard, présidente et M. Guilbeau, secrétaire ; les C.V.R. par M. Rousseau, président ; les Anciens Combattants de la Police par le président Cazeaux, et la Section choletaise de l'A.D.I.F. par M. Lebœuf. M. Horat, président de l'Amicale des Porte-Drapeau, était également présent, ainsi que tous les porte-drapeau des Groupements venus honorer l'A.D.I.R.

A l'occasion de cette cérémonie, s'étaient spécialement déplacées de Paris : Mme Bouvier, secrétaire générale de l'Association nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance ; Mmes Payen et Come, membres du Conseil d'administration. Dans la phalange nantaise, Mme Dobigeon, représentant la déléguée de la Loire-Atlantique. Enfin s'étaient massées, nombreuses, les Anciennes Déportées et Internées d'Angers et du département, invitées à se rallier au sein d'une même Section.

Empreinte d'une sobriété de circonstance, la manifestation fut extrêmement courte. Les porte-drapeau faisaient une escorte d'honneur de chaque côté du Monument lorsque Mme Bouvier pria l'assistance d'observer une minute de silence. M. Chatenay remit ensuite officiellement le fanion à la déléguée départementale de l'A.D.I.R., Mme Marie, qui le passa elle-même à Mme Germaine Dénan. Puis ce fut le dépôt d'une gerbe au Monument aux Morts, suivi du très beau disque des « Partisans » et de « La Marseillaise » pour clôturer cette manifestation de la fidélité aux morts, au pays et à la Résistance.

Après une courte visite des jardins de la ville et la photo-souvenir, un banquet réunit dans une agréable ambiance, toutes les camarades et quelques personnalités, à l'hôtel de la Croix de Guerre. L'après-midi fut consacré à la visite du château du Bon Roi René où nos amies ont pu admirer les tapisseries célèbres de l'Apocalypse.

Heureuses de cette journée de souvenir, nos camarades se séparèrent en prenant rendez-vous pour la galette des Rois en janvier.

SECTIONS

Section Orne

Le mardi 24 septembre, quelques camarades — dont j'étais — furent priées de venir, à Alençon, chez le Docteur et Mme Denise Leboucher (à Ravensbrück, n° 19.255), afin de rencontrer Geneviève Anthionoz qui, avec ses quatre enfants, était leur hôte.

Dans le salon fleuri de jolis glaïeuls, aux teintes vives, éclairés par la lumière d'automne, nos conversations furent animées et pleines de cordialité. Plusieurs résistants et anciens déportés de la région, comme M. Hébert, maire d'Alençon, s'étaient joints à nos camarades Mmes Allais, Fautrel, Clamet, Puech, Bunel, S. Croix.

Notre camarade Geneviève s'inquiète de savoir si nos dossiers sont bien au point, nous parle de l'activité de l'Association, nous demande d'essayer de la développer. Il apparaît, en effet, qu'une partie seulement des femmes déportées résistantes de la région, adhère à notre Association. La dispersion à travers le département de l'Orne est encore une difficulté supplémentaire quant à la vie de la section. Geneviève Anthionoz nous demande, d'autre part, de l'aider à l'enquête sur Ravensbrück dont elle a été chargée par le Comité d'Histoire de la 2^e Guerre Mondiale. Elle nous remet un questionnaire à remplir rédigé par la Commission de la Déportation.

Après avoir levé une coupe de champagne à la santé des présents et aussi des absents, et fait honneur aux gâteaux de Denise Leboucher, nous allons au jardin pour la photo en groupe.

Deux heures passées ensemble sont vite envolées. Une camarade, empêchée par ses devoirs professionnels, arrive en coup de vent pour voir, ne serait-ce qu'une minute, Geneviève...

Il est bon de se retrouver — tant de souvenirs et de misères partagés nous unissent — et nous souhaitons que cela puisse se renouveler.

Madeleine VIEL,
déléguée de l'Orne,
La Ferté-Macé.

Nouveau Bureau

(complément d'information)

Aux commissions de travail récemment créées, dont nous avons donné la liste dans le précédent bulletin s'ajoute, bien entendu, celle qui existait auparavant et qu'animent avec tant de compétence nos camarades Agnès Goetschel et Germaine Tillion, appelées depuis plusieurs années à suivre les travaux de la Commission Internationale contre le Régime Concentrationnaire (siège Bruxelles) et à y participer.

Par ailleurs, modification a été apportée à la commission chargée des rapports avec les différents mouvements d'anciens combattants. Marguerite Billard, trop absorbée par ses fonctions de Présidente de la section parisienne, laisse à Denise Come le soin de représenter l'A.D.I.R. auprès de ces associations.

Section Puy-de-Dôme

Le 14 mars, le protocole d'accord qui avait été fait avec les S.T.O. du Puy-de-Dôme était dénoncé, ordre du Comité national des anciens Requis du Travail Obligatoire. Les pourparlers reprennent donc, et un nouveau texte leur est proposé; celui-ci est accepté à l'unanimité par les S.T.O. des départements Allier, Puy-de-Dôme, Loire et Haute-Loire, le 27 avril. Une réunion des membres du Comité de Défense du Titre de Déporté est décidée pour le 30 août, et trois membres sont désignés pour partir à Bordeaux où a lieu le congrès S.T.O., les 3 et 4 mai.

Les délégués arrivent à Bordeaux le 2 mai et se mettent en rapport avec les déportés de la région qui les reçoivent très bien et se joignent à eux pour les aider dans l'action. Des affiches « Appel à la raison » sont collées par toute la ville. Le 3 au soir, ils avaient rendez-vous avec le président des S.T.O.; celui-ci n'a même pas daigné s'y rendre et a été odieux envers nous pendant toute la discussion sur le titre, disant même, au moment du scrutin, que ceux qui voteraient en notre faveur seraient des lâches. Cela a ébranlé pas mal d'anciens requis; seuls, ceux du Puy-de-Dôme ont gardé la même attitude adoptée le 27 avril, et nous ne pouvons que leur en savoir gré et les remercier.

Le deuxième jour, voyant la tournure qu'avaient pris les événements contre nous, des affiches nouvelles ont recouvert les murs de Bordeaux; une voiture ornée de cette affiche a parcouru la ville en recevant l'approbation des Bordelais.

Nos délégués ont été ensuite jusqu'à Saint-Emilion où le repas avait lieu le dimanche, disant aux gars du coin qu'ils venaient en avance pour préparer, apposer les affiches et même décorer la salle. Avec leur aide, ils ont recouvert les murs et la salle de nos affiches.

Ici notre action est donc terminée, tandis que la lutte reste ouverte et doit continuer dans les autres départements.

Dîner du 30 Novembre

Dans une excellente ambiance nous nous sommes toutes réunies le samedi 30 novembre, en un banquet, groupées par petites tables.

Que de bavardages! que de choses à se dire! « Tu te souviens du jour où!... »

Jamais nous n'avions été aussi nombreux: 95! C'est la preuve de l'extra-ordinaire vitalité de l'A.D.I.R.

Je suis personnellement toujours très heureuse de me retrouver parmi mes camarades de misère et souhaite que toutes soient de mon avis. Plus que jamais nous nous devons de resserrer les liens qui nous unissent, pour bien prouver que nous, nous n'oubliions pas.

Denise COME

LES RÉUNIONS AU FOYER DE L'ADIR

Lundi 18 novembre, en arrivant à l'A.D.I.R., j'ai eu la surprise de trouver un Foyer transformé. Madeleine Peter posait sur la cheminée un bouquet aux couleurs vives et les rideaux qu'elle avait cousus, la veille, de ses mains, ornaient nos fenêtres.

Et, tout à coup, je me suis sentie détentue, heureuse, dans la lumière des légères lanternes qui éCLAIRENT la pièce.

N'est-ce pas là ce que nous souhaitons, n'est-ce pas là le but, le vrai, de notre foyer reconstitué, ce repos, cette grâce que donne l'harmonie des choses et des coeurs?

Je me suis avancée pour admirer mieux. Celle que nous nommons, maintenant, Marie-Louise, est venue vers moi, avec sa théière toujours chaude, et dans les yeux, ce sourire amical qui invite à se confier, et j'ai pensé que, déjà, tout était bien.

Certes, il reste beaucoup à faire. Nos buts sont nombreux, divers, encore mal définis: et si le plafond de notre pièce évoque un ciel sans nuage, nous manquons de sièges, l'armoire qui contiendra nos tasses attend ses portes; nos livres, nos revues, restent à choisir! Mais l'essentiel est là, et je tiens à remercier encore une fois celles, ceux qui nous ont aidées. Comme vous, je pense tout d'abord à Paulette Charpentier qui, la première, s'est chargée de bâti ce home et qui nous a entretenues, ici même, de ses travaux, de ses projets. Hélas! sa santé l'éloigne de nous, momentanément, mais elle reste présente et elle viendra nous retrouver après quelques semaines de repos, dans cette salle du boulevard Saint-Germain que nous appelons « Foyer ». Est-ce là le nom que nous lui garderons, ou ce cadre deviendra-t-il un cercle féminin dont les ramifications s'étendront peu à peu? L'avenir nous le dira. Déjà, Marguerite Billard y reçoit, comme jadis rue Guyenne, tous les lundis, sa section parisienne. Nous pourrons aussi, au cours de la semaine, y donner rendez-vous à nos camarades plus lointaines, qu'un séjour dans la capitale nous permet de revoir, et convier nos amis personnels, que ce charmant « salon de thé » initiera à la fraternité des déportées et internées.

Enfin, nous espérons nous grouper, de temps en temps, autour d'une personnalité étrangère à notre clan, mais proche de notre idéal. Nous avons commencé d'ailleurs, et c'est ainsi que nous recevions, le 18 novembre, une nouvelle mais déjà chère amie, Mme Boas.

Mme Boas est Française. Son mari, qui occupe une chaire de philosophie à l'Université de Baltimore, en a fait une Américaine. Sans connaître de longue date M. et Mme Boas, nous devinons que leur mutuelle compréhension s'appuie sur un égal amour de notre pays à qui ils ont, tous deux, beaucoup donné. Certes, Mme Boas n'ignore rien de nous, mais elle souhaite nous approcher davantage et nous avons aimé le beau visage qu'elle levait sur nous en écoutant l'*« histoire »* de notre combat. Bientôt, elle nous parlera à son tour, et nous entendrons ici, avec émotion, le récit de sa résistance, dès le mois de juin 1940, de l'autre côté des mers.

Ces rencontres, les échanges d'idées qui s'établiront entre des femmes de cultures, de tendances différentes, peuvent devenir une source d'enrichissement. Ce foyer de l'ADIR voudrait perpétuer l'amitié bienfaisante qui aidait à survivre, au temps de la captivité.

Gabrielle FERRIERES.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Marc, petit-fils de notre camarade Mme Bartoli. Toulouse, le 26 octobre 1957.

Anne-Marie Faby, petite-fille de notre camarade Mme Dumans. Montdoubléau.

Richard, troisième fils de notre camarade Mme Kohler. Vitry-sur-Seine.

Isabelle, fille de notre camarade Mme Linsig. Paris, 25 octobre 1957.

Yan, Pascale, Chantal, petits-enfants de notre camarade Mme de Robien. Huisseau-sur-Mauves.

Pierrick, petit-fils de notre camarade Mme Roth-Balan-Mire.

Dominique, fils de notre camarade Mme Debaralle. 18 août 1957, Valdore (Territoire de Belfort).

MARIAGE

Denise, fille de notre camarade Mme Levesque, a épousé M. Jean Masquier. Lyon, 9 novembre 1957.

DECES

Notre camarade Mme Barrière a perdu sa mère. Ruch (Gironde), octobre 1957.

Notre camarade le Docteur Streisguth a perdu sa mère. Chambéry, 9 novembre 1957.

Notre camarade Madeleine Troccaz est décédée le 5 octobre 1957, à Chambéry.

DECORATIONS

Notre camarade Mme Emond-Mestre (Vendôme) a été promue chevalier de la Légion d'honneur (décret du 14 août 1957).

INVITATIONS

Le 5 janvier 1958, vers 16 heures, à l'occasion de la Fête des Rois, la galette traditionnelle sera tirée dans le nouveau Foyer de l'A.D.I.R. Toutes les camarades de la région parisienne et celles de province, qui seront à Paris ce jour-là, sont cordialement invitées. (S'inscrire à l'A.D.I.R.)

Le 6 janvier 1958, à 21 heures, 241 boulevard Saint-Germain, l'A.D.I.R. organise une réunion au cours de laquelle Mme Boas, Américaine d'origine française, parlera de l'effort américain d'aide à la France Libre, commencé dès le 18 juin 1940 et qui s'est poursuivi pendant toute la guerre et au-delà.

Mme Boas serait heureuse également de recueillir quelques témoignages de femmes de la Résistance, sur leur activité clandestine, leur triste expérience du camp de concentration et leur effort de réadaptation au retour. Ce sujet est mal connu des femmes américaines et Mme Boas souhaite faire quelques reportages pour les éclairer.

Vous êtes toutes cordialement invitées à cette réunion, qui sera très simple et très amicale. D'ailleurs certaines d'entre vous connaissent déjà Mme Boas, puisque nous avons eu le plaisir de la recevoir au Foyer, le 18 novembre dernier.

SECTION PARISIENNE

La Section parisienne rappelle que l'Arbre de Noël aura lieu le dimanche 19 janvier 1958, dans les Salons de la Mutualité, vers 15 h. 30. (Faire inscrire les enfants de moins de 12 ans, en indiquant âge et sexe à l'A.D.I.R. ou chez Marguerite Billard, 13, rue du Vieux-Colombier.)

SECRÉTARIAT SOCIAL

Nous rappelons à nos camarades qu'elles peuvent être assistées devant la Commission de Réforme par les Docteurs Raveau et Sechter dans les conditions suivantes :

1^o Adhérentes de la Région parisienne (Paris, Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir). — L'A.D.I.R. se charge de transmettre au Docteur Sechter la copie des certificats médicaux et de l'aviser de la comparution des adhérentes devant les médecins experts.

2^o Adhérentes de province. — Le Docteur Raveau demande à celles-ci de venir le voir la veille de leur comparution devant les médecins experts, au Centre Médical, 51, rue de Boulainvilliers à Paris (Métro La Muette), vers 17 heures. Apporter des certificats médicaux récents ainsi que les pièces médicales (examens de laboratoires, radios, etc).

Le Secrétariat social de l'A.D.I.R. se tient à la disposition de toutes les adhérentes de l'A.D.I.R. pour assurer la liaison avec les médecins.

A. EN GOUMÉ

APPEL A NOS CAMARADES

Un gros effort a été fait, au cours de l'année 1957, pour améliorer Voix et Visages.

Malheureusement, les tarifs de linotypie et d'imprimerie ont fortement augmenté.

Plusieurs de nos camarades ont spontanément apporté leur contribution à l'amélioration de notre bulletin. Si les autres le peuvent, qu'elles nous aident en grossissant un peu le montant de leur cotisation.

La Rédactrice en chef demande l'aide bénévole d'une camarade s'intéressant à la vie d'un petit journal, pour la mise en page, les corrections d'épreuves, les contacts avec les auteurs et l'imprimerie.

Anne de SEYNES.

Assemblée Générale

23 MARS 1958

L'Assemblée générale aura lieu le 23 mars 1958. Le lieu de la réunion et du repas vous sera indiqué dans le prochain numéro. Mais nous serions très reconnaissantes aux camarades de nous indiquer, dès la réception du bulletin, si elles désirent participer au déjeuner qui réunira les adhérentes de l'A.D.I.R. notre très grand nombre posant un sérieux problème de salle.

Etant donné l'augmentation du coût de la vie, le prix du repas sera au minimum de 900 à 1.000 francs, vin et service compris.

Le samedi 22 mars 1958 sera la journée des délégués régionales :

- Le matin, de 9 heures à midi, elles examineront, avec Mme Engoumé, les cas sociaux qui se posent dans leur région, et régleront les cotisations.
- Ensuite, l'A.D.I.R. les invitera à un déjeuner auquel participeront les membres du Conseil d'administration; ce sera une occasion de se mieux connaître et de resserrer les liens entre la province et Paris.
- Après le déjeuner, une réunion de travail aura lieu à l'A.D.I.R. Chaque déléguée y exposera les problèmes propres à sa section. Notre lettre de fin d'année aux déléguées leur donnera toutes explications utiles sur ce point.

Le samedi 22 mars 1958, à 18 h. 30, notre Association ranimera « la Flamme » sous l'Arc de Triomphe.

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

241, BOULEV. ST GERMAIN, PARIS-7^e

Tel. : INValides 34-14

Cotisations adhérentes : minimum 300 francs

C. C. P. Paris 5266-06

AMIS DE L'ADIR
110, RUE DE L'UNIVERSITÉ
PARIS-7^e

Cotisations :

membre donateur	5.000 fr.
membre actif	1.000 fr.
membre souscripteur ..	500 fr.

C. C. P. Paris 808554

Le service du bulletin "Voix et Visage" est assuré gratuitement aux adhérentes et aux amis de l'Adir

RENOUVELLEMENT DES CARTES DE MEMBRE DE L'ADIR

Comme suite au dernier paragraphe de l'S.O.S. de la Trésorière, paru dans le N° 58, nous informons les adhérentes qui ne disposent plus de place sur leur carte pour y apposer le timbre-vignette 1958, qu'elles peuvent obtenir le renouvellement de cette carte :

- soit en apportant l'ancienne à l'A.D.I.R.;
- soit en l'envoyant à leur déléguée régionale qui en fera une expédition globale à l'A.D.I.R.;
- soit à l'Assemblée générale.

La Trésorière tient aussi à remercier chaleureusement les nombreuses camarades qui ont répondu si rapidement à son appel, en se mettant à jour de leurs cotisations. Elles rendent ainsi un grand service à l'Association qui les assure de toute sa reconnaissance.

La Trésorière :
An. POSTEL-VINAY.

Le Gérant-Responsable : A Postel-Vinay

Imp. Lescaret, 2, rue Cardinale, Paris.